

*Ma pensée à feu Samba Makha DIARRA, FinFin,
qui aimait dire :
« La vie entière demeure une corvée
qu'on n'aura terminée
qu'avec le malheur originel ».*

*A Awa Demba Sy,
cette grande âme qui aimait épauler l'autre*

*A Macha,
grand merci de son soutien permanent*

*A la mémoire de mon ami d'enfance
Baye Makhetare Camara*

Sommaire

Préface.....	13
Dans le pays profond.....	17
Debout, après le naufrage.....	29
L'Etrange et l'étranger.....	49
A la rencontre du mépris de soi-même.....	53

Préface

C'est au restaurant « Villa de Chine », à Fontenay le Fleury, que j'ai rencontré Malick. Malick est d'un noir d'ébène et surtout profondément musulman. Rien d'original dans cette rencontre, à ceci près qu'il m'a été présenté par le Père de Rubercy, curé de Fontenay.

Le Père me dira plus tard que cet homme, peu banal, a épousé une française du nord, blanche, catholique et pratiquante. Symbole de tolérance peu courant semble-t-il ?

Malick, lui, nous vient du grand sud, il est natif de Saint-Louis du Sénégal, où déjà depuis 1895 les habitants étaient devenus des citoyens français. Il a gardé la double nationalité.

Les jours passant, nous nous sommes revus souvent en ce même lieu et j'ai découvert un être à part : intelligent, esprit en ébullition permanente, toujours en quête du savoir que la Grande Ecole de la rue n'a pas su lui donner, notamment la philosophie pour laquelle il se passionne.

Il est mécanicien, mais il ne pense qu'à écrire et effectivement il écrit. C'est dans nos discussions mais aussi et surtout dans son livre « L'enfant de Balacoss » que j'ai découvert la face cachée de Malick.

Il y a l'amour de sa mère pour laquelle il a une vénération, mais il y a aussi son père qu'il respecte et qui reste son phare, son repère.

Il y a Malick, en quête de justice et révolté, dès l'enfance, par le comportement égoïste de deux Marabouts qui malicieusement, et à longueur d'année, exploitaient d'une part ses parents mais aussi leurs propres fidèles.

Il y a Malick, esclave d'une caravane mauritanienne, qui souffre mais qui parvient à s'enfuir. Et le Malick, enfin, qui à Alger est endoctriné par le Marxisme athée au nom duquel il veut libérer son pays. Mais c'est la France qui lui en fait cadeau.

Alors, il y a le Malick, enfant du Sahel, qui a des rencontres avec Sékou-Touré à Conakry, et son idéologie qui lui fait trahir son Islam idéal, mais peu lui importe car il ne trahit pas son désir de justice. C'est un meneur d'hommes qui pense, qui parle avec aisance et qui agit.

C'est l'homme idéal pour les multiples « organisations de lutte pour la libération des peuples » qui l'entraîneront en Angola, en Afrique du Sud, et jusqu'au Chili où le 11 septembre 1973 il participera à des opérations dans les rues voisines du Palais de la Moneda.

Mais aujourd'hui qui est là devant moi ?

Un homme qui me parle du Prophète, des religions, des traditions et de philosophie. Le révolté s'est assagi, mais c'est dans l'écriture que la rage et la sagesse vivent en harmonie.

Dans son nouveau livre, « Le chemin de l'Oublieux », l'auteur, avec une peine non dissimulée, évoque les avatars de la réussite et s'en prend à la dictature de la nature tout en prônant l'essentiel, c'est-à-dire, l'ouverture à l'autre.

Dieu merci, j'ai vécu quatre années dans l'extrême nord du Cameroun, j'ai beaucoup couru la brousse au milieu des Peuls et de leurs troupeaux. J'ai fréquenté aussi les Kirdis fétichistes, perchés sur leurs montagnes aux limites du Nigéria. J'ai été imprégné par l'Afrique du Sahel, cette immense bordure sud du Sahara.

Quand je lis ou écoute le langage de Malick, cet enfant du fleuve et de la mer, c'est, de-ci, de-là, la saveur musicale des palabres sous un baobab ou la remontée en surface de la Négritude chantée par Senghor.

Et moi le cartésien, je me laisse bercer par la douceur de phrases jaillies des sables aux pistes incertaines. Mais je suis profondément remué par le réalisme de traditions morbides que je découvre dans leur cruauté alors que je croyais parfaitement les connaître.

Je sais qu'il craint les fautes de français, mais s'il y en a et qu'elles chantent à l'oreille, surtout qu'elles y restent, tout comme les mots désuets mais précis que nous avons le tort d'oublier.

Malick est un écrivain paradoxal, de culture africaine, quasi exacerbée, qui fouille son passé, maudit la tradition dans ce qu'elle a de pervers et, pas à pas, s'en revient vers elle, toujours en quête de ses racines sous l'œil de Dieu qui le protège.

Henri CAZALOT

Contrôleur d'Etat de 1^{er} Classe

Ancien élève de l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer.

Dans le pays profond

Autrefois, la parole des gérontocrates dans le terroir symbolisait le respect du sacré, la superstition populaire et la gestion de l'intime dans l'espace public. Les offrandes traditionnelles obéissaient au rouge du sang du sacrifice, au rouge du feu rituel, au rouge du soleil errant, à la blancheur de la cola, de la semoule et du lait.

En une unité harmonieuse, l'autre du mysticisme imbibé d'injonctions, d'admonestations, avec des grelots de sacralisation, cultivait le doute et l'espérance. Les patriarches à la voix caverneuse, dans un monologue truffé d'interdits et de silences bavards, face au mitraillage des regards hagards, des autochtones s'investissaient à chasser l'invasion des effets de la modernité sur leurs legs ancestraux.

Ils n'évoluaient pas avec le monde changeant qu'ils vilipendaient ironiquement malgré la tempête scientifique qui secouait le ciel sur leurs têtes. Ils disaient sans dire le langage des fantômes de l'univers en interprétant avec une telle majesté le bruit et les signes du silence qui donnaient une identité narrative à l'imagination. L'éventail du langage parsemé de prédictions ésotériques, d'incantations possessives n'éclairait pas les lancinantes questions insolubles d'une société traversée de silence et de murmures dont l'écho traduisait leurs labyrinthes psychologiques. Les murmures fragiles des milliers d'innocents et d'incrédules semblaient être plus têtus que leurs regards évaporés. Dans la beauté angoissée de la parole énigmati-

que semblable à un enfermement, les anciens se concentraient sur un ailleurs avec des imprévisibles émotionnels. La morale vétilleuse avivait la crainte, la peur et la soumission veule.

Un clair de lune, dans un ciel couvert d'images de rêve produites par des nuages nomades qui voilaient par moments la splendeur de la torche divine, semblait flétrir le point nodal de l'être et tempérer le dilemme auquel son âme était confrontée.

Au soir du jeudi, les anciens immergés dans une algarde primitive gorgée de remontrances hantaient les fantômes avec des mots qui se refusaient à quitter leurs lèvres. Avec une certaine étroitesse d'esprit mais en toute conscience, ils inspiraient le sacré qui hérissait les poils. Dans le cimetière au sol sablonneux de Marméal, aux heures d'enfantement des grandes peurs, de la solitude mystique et des crimes, ils pénétraient transfigurés par une dimension sibylline où la folie momentanée fricotait intelligemment avec les génies aux sons du violoncelle. Pour transmettre leurs messages aux sources traditionnelles, ils déposaient avec componction, sur les tombes qui semblaient frémir d'indignation, en guise d'offrandes, des coqs et des moutons égorgés, de la cola et de la semoule ainsi que du lait caillé, dans de grandes Calebasses parées d'anneaux de fer noir et de cauris. En file indienne, dans une exhibition tournoyante, orchestrée par les battements dissonants des djembés, la sueur coulant abondamment le long des corps, à demi nus comme dans une orgie, ils poussaient de petits cris étouffés dans un déploiement chorégraphique indescriptible et se consolaient dans les étoiles de l'esprit. Dans ce corridor étrange de la houle des non dits, la manne diabolique embaumait la sérénité et leur dictait ce qu'ils disaient avec tant de cohérence. A quel puits s'abreuyaient-ils encore ? Le regard naviguait dans

tous les sens en interrogeant les obscurs porte-voix de la tradition orale. Mais le chemin qu'ils sillonnaient transformait le vent en tempête pour rompre le sommeil du silence et procurer un florilège d'espérances et de certitudes.

En dictant avec un lyrisme torride le mur de tutelle, c'est-à-dire l'inviolabilité du droit d'aïnesse dans la structure traditionnelle, les visages impassibles des anciens avaient quelque chose d'un masque. Ce monologue tarabiscoté était sensé prévenir toute errance libertine. Au cours des longs avertissements à la logique implacable qui bassinaient la sensibilité auditive, la crainte et le code de conduite dévoraient les entrailles de la mémoire collective. Un chagrin sans vergogne tourmentait les yeux qui versaient une pluie amère de souffrance. L'esprit du lieu asseyait un espoir brûlant tandis que le lieu de l'esprit apaisait l'orage du cœur dans une sage perte du temps. Sous l'arbre à palabres, de l'aube taciturne et mélancolique, au milieu de la journée tropicale surfaite d'euphorie où le soleil au zénith d'un ton jovial jouait avec les hirondelles, la parole traversait le brouillard des certitudes à l'ancienne. Celle-ci éveillait l'être en le réconciliant avec lui-même et veillait audacieusement sur les connivences de la tradition. Le souffle mystique des voix des anciens au ton rogue énervait les épidermes en exhumant de ce lointain passé le mythe fusionnel collé à l'histoire du terroir : Lu waay def sa boop¹.

Dans ce néant statique auquel l'apologie du sacré les réduisait en gardiens du temple des tabous et des légendes, l'ombre de leurs silhouettes s'arrosait de sa propre pluie contre l'incendie de la colère des sans voix. Des jours défilaient comme la silhouette d'une patraque, des mois passaient en réduisant l'illusion et les années

¹ L'acte dans la vie a un effet de boomerang sur l'existence du mortel.